SUITE DE CHAPITRES EXPLORATEURS

*où l'on se racontera ce que fut
la vie d'Alain et pourquoi
Platon est le seul qui n'ait pas
menti*

ALAIN ET LE MENSONGE

*où il est question d'Orion,
de la dune, de Platon,
de la guerre et des
frivoles que nous
sommes, de la Parque
et de son ombre, du
soleil surtout, et
fort peu du mensonge,
mais des ombres qui
courent à la surface
de la terre et nous
persuadent qu'il y a
des mensonges, en
nous les faisant
craindre.*

Thèse préparée par Robert BOURGNE
pour ou contre un usage docte et les
conséquences qui en suivent.

à midi
Le Jeudi 16 mars 1967
pendant que Chantal le lit et l'apprend.

AVIS

Alain croyait à tous les bons livres, mais il préférait Platon : "C'est le seul, dit-il à Maurice Savin en traversant le jardin du Luxembourg un matin de mars 1928, c'est le seul qui n'ait pas menti". En ces mois où les plus fidèles lisaient encore dans les bonnes feuilles les longs chapitres qui seraient si célèbres, c'était beaucoup dire de Platon. Mais quoi des autres ? Alain ignorait les négatives, et l'on ne verra jamais les limites qu'il trouvait dans un philosophe. Il y a ainsi des parties muettes dans cette admiration de philosophe qui ne retient que ce qu'elle admire. Et je dis admiration plutôt que culte, car le jeune Chartier ne confondait point religion et philosophie. Mais plutôt envers l'égal pensant, usait d'admiration pour savoir, prononçant que c'est la plus terrible. En toute croyance, former la pensée qui se croit, ce sera le plus terrible. On nomme ordinairement mensonge, non l'erreur ni l'ignorance, mais la dissimulation ou le travestissement dans l'intention de tromper. La duperie appartient à l'art du menteur, et les divers moyens de séduire, flatter et donner le change. Il y a dans le mensonge un peu plus qu'un procédé ou artifice, il y a la volonté de le faire oublier. Si Platon n'a pas menti, lui l'artiste dont l'art a porté la philosophie au sommet des œuvres humaines, est-ce dire qu'il est sans artifice, ou qu'il montre partout l'artifice ? Tant d'art se voit en Platon qu'il est des patients et méthodiques esprits qui le classent non philosophe mais essayiste. Il y a chez le menteur la très ferme, mais secrète, volonté de se faire croire. Le menteur est l'homme de la certitude des autres. Alain aimait dans Platon cette indifférence à persuader et conclure, qui prit à jamais les traits de Socrate¹.

1. De l'idée directrice.

On n'avancera guère dans une recherche sur Alain, si l'on ne se donne par avance quelque moyen simple de se diriger à travers l'œuvre. C'est ici chercher plutôt une boussole qu'un plan anatomique ou une table systématique des matières. Une boussole donne moyen de reconnaître sa direction où que l'on soit, sans rien indiquer de la position que l'on occupe. Or quelle idée directrice nous servira ?

On trouvera dans les analyses mêmes d'Alain que toute idée est directrice, et qu'ainsi il n'en est point de privilégiée. D'autant qu'en un sens chaque idée, réellement formée, les enveloppe toutes ; ce qui met fin aux querelles logiques du point de départ absolu. Cependant Alain n'a pas choisi de traiter également toute idée. Et l'absence de privilège n'exclut pas un choix décidé de certains thèmes, non accordés d'abord, mais finalement concordants. Je vais tâcher ici de les inventorier, d'après la plus récente lecture des *Dieux* et de *l'Histoire de mes pensées*, nommée aussi "Mémoires d'Esprit". Un premier thème est la plénitude d'existence, qui conduit à ne jamais rien supposer hors de l'existence, et en appeler toujours à la présence immédiate des choses, seule intuition. Cette idée sert d'arc-boutant à toutes les théories de l'imagination, dont l'élément se trouve dès le diplôme sur les stoïciens. Elle explique aussi ce qu'on peut nommer le matérialisme d'Alain. Qu'est-ce que cela ? L'installation de la connaissance dans les choses. Ce que je sais, c'est ce que je puis de même voir, entendre, toucher. La conscience est un néant de forme. Elle n'est rien qui se puisse dire de quoi que ce soit ; car en disant par exemple de l'homme que son être est un être de conscience, on n'ajoute strictement rien à sa connaissance. La conscience se trouvera dans la connaissance ou fait de connaître, quand elle serait la connaissance de l'inerte, et jamais dans son objet, quand il serait l'homme. Mais par là même, on est conduit à nier que la connaissance puisse se réduire à ses objets. Et telle est l'irréductibilité de la conscience. Le matérialisme d'Alain est donc ce qui lui interdit de comprendre matériellement l'idée

¹ Quand un homme ne conclut pas, on ne peut l'attendre où il va. Où alors le prendre ?

qu'il forme que tout existe matériellement. Car au sens où l'existence est dite matérielle, il faut dire que la conscience n'existe pas du tout. C'est dire que tout effort pour déterminer la conscience d'après des conditions extérieures atteint en elle ce qu'elle n'est pas. C'est pourquoi on peut dire par abrégé que son être est de n'être pas. Et dans le double sens de cette formule où le mot être désigne inlassablement l'essence et l'existence. L'existence même de la conscience ne saurait être prise pour son essence. Autrement dit exister ne saurait être le fait de la conscience. Et sur ce point, voilà ce qui sépare Alain de tous ses contemporains, et ce qui l'unit à tous les philosophes dont il veut se faire des maîtres. Alain philosophe prend le parti métaphysique contre toutes les tentatives de psychologie. Il nommera cela plus tard : métaphysique d'entendement, où l'on trouvera une pure cosmologie, sans psychologie rationnelle. On comprend qu'à partir de là toute la réflexion soit pour reconquérir l'être même de ce non-être, qui fait l'indéfini monologue de soi à soi, la vie consciente, essentielle illusion dont Alain recouvre le drame grâce aux poètes et romanciers, et par religion et cultes, mieux que par les philosophies. *La Jeune Parque* en fut un beau texte commenté.

Où sera ici l'idée directrice ? La même toujours : la pensée ne peut exister apparemment que par un néant d'apparence mais qui correspond à une existence bien réelle. C'est à dire que la pensée n'existe que par une erreur sur les choses, et une erreur sur elle-même. Connaître l'être des choses c'est toujours l'ôter aux pensées. Ainsi le rêve se dissipe quand les mouvements qui l'entretiennent par leur soubresaut même se font enfin connaître comme tels. Mais il ne faut ici rien moins qu'une théorie de la conscience, chose étrange, car comment faire théorie de ce qui n'est pas ? La logique embarrasse les boulevards philosophiques. Alain ne s'en embarrasse pas. Et le voilà qui tient les affirmations suivantes toutes ensemble : il n'existe que chose du monde, la connaissance n'est pas un fait du monde, l'erreur n'est qu'apparence, il n'y a pas d'apparence fausse. Ce qui nous trompe dans l'apparence est précisément ce qui n'apparaît pas. Or rien cependant ne saurait se produire de rien. L'erreur est un fait positif, entendons une conscience réelle (conscience du réel). L'erreur doit donc être vraie en un sens ; elle doit exprimer toute l'intelligence dans une expérience donnée. Donc sans aucun présupposé de faiblesse, mais supposant partout l'homme en pleine force et génie, cherchons d'où vient qu'il a raison. Voilà le thème des préliminaires à la mythologie enfantine. Le gain est une conscience étendue aux régions mêmes dont elle semblait devoir se retirer. Une sagesse étendue donc, et un optimisme rendu. L'homme est bien un être de génie. Quelle fraternité de lecteur à auteur lorsqu'Alain lit Balzac, chez qui l'épaisseur de bêtise consentie annonce l'immédiate reconnaissance du génie humain. Les difficultés abondent lorsqu'on doit détailler, ou ralentir sur l'emportement qu'Alain même rend communicatif, méthode enthousiaste de philosopher ou plutôt enthousiasme ranimé pour être sauvé par la plus sévère et la moins enthousiaste philosophie. La difficulté est là : d'où vient la réalité que l'on prête aux pensées, et d'où viennent ces apparences enveloppant toute chose ? L'être n'est pas une apparence, et la pensée de l'être ne peut être l'être qu'elle pense.

2. De la comédie.

Il est certain que la philosophie doit beaucoup à la tragédie ; elle lui doit de se prendre au sérieux et de jeter autour d'elle de ces regards qui ravalent toutes choses à l'extrême de leur petitesse. Le sublime même peut travailler pour tout genre de maîtres. Il n'entre pas, il n'est jamais entré dans l'esprit d'Alain que la philosophie, quoique chose sérieuse, la seule sérieuse peut-être, pût autoriser un homme à se prendre au sérieux ou donner moyen à un auteur d'exercer son autorité. Et c'est en quoi on lui trouvera si souvent un génie fraternel à la comédie. Il voulut même que la figure d'un tel génie fût Socrate, qu'Aristophane même n'avait pas brouillé avec la comédie. Et c'est ce qu'il importe de marquer aussitôt. Car face au sérieux métaphysique qui s'élève de l'inéluctable et exclusif axiome : l'être est,

axiome unique et unique solipsisme, et qui gagne peu à peu contre les prodigalités gratuites de la vie, il faut représenter aussitôt la réserve inépuisable de résistance, l'insoumission sans principe, la subversion sans complot, bref l'esprit de comédie qui se donne la comédie de tout et de l'esprit. Qu'est-ce donc ? Un retrait et un assaut, un mouvement incessant comme celui de la mer, lorsqu'elle bat et disloque les plus avantageux promontoires et rompt l'éternité du roc. L'existence est pleine de promontoires d'où l'éternel fait l'œil tragique. La comédie empanache d'écume ces hautes cimes. Ainsi qu'on se figure chez Alain le roc métaphysique baigné par la mer ; il apparaîtra bientôt que les certitudes ne sont pas tant insulaires que de rivage, et semblables à la bordure marine, incessamment refaite et défaite encore, toujours là mais déplacée, même dans une variété sans retour, et par son mouvement propre laissant voir l'immuable loi du partage, limite pourtant illimitée ; et avec cela rivage fait de débris, certitudes constituées de certitudes qui se défont. Alors on verra la croyance naître de la croyance même par une continuelle érosion et destruction. L'écueil métaphysique, suprême débris, aura bien sa forme de ruine, la seule qui lui soit convenable, car la ruine est le seul état en quoi elle soit indestructible. Mais aussi quel silence, quel vertige si la mer se retire, sur quoi l'esprit se porte. Quel ennui en esprit si le rire ne fait basculer le jugement des périls imaginaires dont il a l'ambition. Egaler d'une idée l'univers. O sublime, élever un pouvoir au-dessus des puissances de la nature. Le sublime est toujours moral. Le comique est matériel. Et l'on dit que Démocrite riait. D'Esopé aussi s'élève un rire de dessous. Voilà par où se produira la doctrine du fluide entendement. Mais il n'y a pas plus de rire de doctrine que de doctrine du rire. Au commandement on grimace, on ne rit pas. La spontanéité du rire est imprévisible et pourtant le comique l'atteint invinciblement. Il suffit de dire ici qu'une chose n'est jamais comique, c'est par l'homme que le comique descend partout et entre dans la chose même. Mais le rire ne laisse pas de trace, il est bu comme l'extrême bord de la vague par le sable. Pourquoi paraît-il et disparaît-il ainsi ? Pourquoi le rire ne se force-t-il point ? Pourquoi la philosophie ne peut-elle rien perdre à rire ? Et d'où vient qu'il se produise de l'éclat du rire une pulvérisation de l'apparence et une physique d'atomes et de tourbillons ? Le rire immole bien quelque chose. Il est assassin, comme en Voltaire. Ce qu'il tue c'est l'âme sous le geste, c'est la conviction gonflant les muscles, c'est la pensée démonstrative du mouvement qui se produit. "Et Tartuffe ?" Il y a là-dedans plus de distraction que d'attention, et la surdité d'un homme à ce qu'il ne veut pas entendre. Cherchez une pensée là-dedans, vous voilà livré aux magiciens, aux sorciers ou aux prêtres. Niez toute pensée, cela ne vaut que par précaution. Et c'est bien ainsi qu'Alain commence : il nie la bêtise. Il se refuse à penser la pensée comme sottise. L'erreur n'est pas. Avec cela on peut être à nouveau prophète ou métaphysicien. Mais Alain fit toujours attendre Dieu, autant qu'il dispense l'esclave d'aimer son maître. "Il n'y a qu'une sottise, c'est de croire qu'une sottise est une pensée". Juché là, l'esprit est bon spectateur, la comédie commence. Comédie des gestes qui se donnent, se prennent et s'échangent comme des pensées. Ce docteur est bien immobile et bien grave et vous jugez que la doctrine compose le maintien, que la méditation commande ce repos du bras, et cette noble sérénité de la joue, cette placidité du front, cette inclinaison recueillie de la tête. Appelez encore : il dort. Si le comique délivre c'est qu'il délivre très réellement de se croire. Ainsi meurt l'âme, mais l'âme tragique qui est celle de l'éternel retour, au lieu que l'esprit comique est celui de l'éternelle rupture ; l'âme tragique s'en retourne aux enfers d'où elle reviendra. On voit bien qu'il n'y aura pas de vraie comédie sans métaphysique et pas plus de réelle métaphysique sans comédie. Et c'est pourquoi du tragique métaphysique la philosophie a à reconquérir la comédie. Elle invente un genre d'incrédulité dont la comédie semble avoir été de tout temps l'annonce ou l'image ; et elle demeure peut-être ainsi elle-même à l'état d'image. Le matérialisme est le corps de la science, et la science ne s'élèvera jamais au-dessus, pas plus qu'elle n'ajoutera une chose au monde. Son sérieux qui voue au seul travail exclut ses spectacles gratuits offerts à l'horreur ou au rire. Le matérialisme sans rire sera toujours la science et ne sera jamais la philosophie. Démocrite qui riait sans preuve tenait aussi le matérialisme en idée et

non dans le fait. De fait en idée, le rire n'a pas fini de rebondir. Dans le plein de l'être il demeure aussi impalpable qu'une idée.

3. De l'apparence.

On ne se guérit pas d'une erreur en la reconnaissant erreur, mais en sachant pourquoi on la crut vérité. Là est le secret de l'apparence. De même dirait-on qu'il n'y a pas d'erreur sans objet, et que l'erreur sur l'erreur est de la croire sans objet, en sorte que l'on s'étonne qu'un homme ait pu penser ce qui visiblement n'est pas, et qu'on en accuse l'imagination ou la mauvaise foi, selon le jeu des passions. Mais on ne se trouvera pas en paix là derrière sans une réforme de la notion d'objet et d'image. Ce n'est que par détour et moyen indirect que l'on peut gouverner l'apparence. Qu'est-ce donc qu'apparence ? C'est l'objet des impressions - l'objet en qui apparaît l'impression, ou l'objet tel qu'il se donne selon l'impression, ces expressions sont égales ou indifférentes. En ce sens, comme dit Platon, le monde est apparence dans l'exacte mesure où nous nous fions à nos yeux, à nos oreilles et à nos divers sens, c'est-à-dire autant que ce monde ne nous est que sensible et que nous nous contentons d'en accueillir l'impression. Que cette impression ne soit pas un fait de psychologie, Platon l'annonce et Alain, lecteur de Comte, le développera longuement. Mais cela aura place plus tard. Réciproquement pas de conscience sans apparence, pas d'apparence sans conscience. Voilà exactement où l'on peut débrouiller une première fois en quoi toute apparence est objet ; ce qui conduit à chercher les erreurs qui se montrent dans les choses qui ne se montrent pas. La laideur de l'ennemi est dans la bouche qui l'injurie. Et je suppose que ces monstres sur les casques étaient destinés, non à épouvanter, mais à communiquer leur grimace, car on combat mieux la laideur que la beauté. Et le héros lui-même doit ignorer sa peine et fatigue, choses laides, s'il veut être invincible. L'apparence est ainsi ce qui impose l'objet, avant toute réflexion, et selon une spontanéité que nous ne manquons pas de renvoyer aux choses mêmes. Chose remarquable, dans l'apparition, il n'y a pas d'apparence : c'est l'hydre, la vierge ou quelque énorme soleil dans les arbres. On reconnaîtra bien au contraire l'apparence de la mer au-dessus du bois, lorsque du bout du chemin on en aperçoit le triangle violet dans l'échancrure des pins. On dira encore apparence de cet autre océan à travers les arbres, et qui n'était que le reflet du soleil sur un toit de tôle. L'apparence est dite vraie ou fausse, ce n'est pas en quoi elle est dite apparence. L'illusion est précisément de vouloir tenir dans l'apparence vérité ou erreur. Et de faire de l'apparence cette apparition de la vérité ou de l'erreur. Mais vérité ou erreur ne sont que de la pensée, et la pensée n'apparaîtra jamais. Il faudra donc trouver place pour deux affirmations. La première est que tout objet est de conscience, ou pour ne pas confondre la conscience à l'impression, d'entendement. L'entendement est la conscience posée hors de toute détermination empirique, ou si l'on veut rapportée à elle-même dans son pur rapport à un objet. A l'entendement les philosophes contemporains d'Alain préféraient le terme de subjectivité transcendante ; mais aussi il y a plus qu'une différence de langage. L'objet est donc ce qui produit toute apparence puisqu'il renvoie la pensée à elle-même, comme étrangère à lui. L'objet est le fait de pensée, que la pensée doit constituer volontairement. Le monde est l'essentiel fait de pensée. C'est Lagneau qui enseignait que les degrés de l'être sont les degrés de la connaissance. Cette philosophie abstraite est celle qu'Alain n'a pas voulu, célébrant dans Lagneau, non la doctrine mais le penseur. Ainsi une théorie de l'apparence n'aurait guère de prix si elle ne ramenait à développer le domaine de la perception. Développer veut dire étendre la perception à toute la réflexion, et rendre à la perception les degrés extrêmes de la conscience. Autrement dit refuser à la connaissance cette suffisance de théorie qui la couperait de l'ordinaire vie. La conscience se produit en tout objet ; cette idée est celle par quoi l'existence est représentée indivisible dans le sentiment que nous en avons. Il faut donc expliquer à

partir de là toute pensée d'après l'expérience actuelle dont elle est la pensée. C'est-à-dire que la pensée est bien à prendre non comme fait, mais à ras des faits. Autrement dit il faut retrouver ou recomposer la perception que nous pouvons avoir du monde selon nos gestes, notre attitude. Car on peut être sûr que toute idée s'effacera et que l'homme se redressera toujours du sol où il tombe. "Penser dans la fête des muscles", disait Nietzsche. Pensée viscérale, dira Alain. La fonction de penser s'exerce à vide hors de la vie. Cela peint tous les professeurs qui forment des idées à quoi ils ne peuvent donner de contenu. La pensée artiste s'en va sûrement aux idées, elle qui n'y prétend pas. Donc voilà l'apparence redevenue substantielle. Car l'apparence est le vrai état d'une pensée qui ne peut s'achever, ni sortir de soi, qui va aux idées, ou en revient, mais ne s'y tient, qui va aux choses ou les abandonne mais ne peut les conserver. Le même changement qui atteint la chose atteint l'attention, et c'est à cela qu'attention et choses sont réelles. L'autre affirmation à quoi il fallait trouver place est donc bien celle-ci, il n'y a pas d'autre être de l'apparence que l'existence. Il suffit même de jeter un regard par la fenêtre pour que l'existence se restitue comme la substance de voir, et pour que voir soit substantiel. Cette apparence n'est pas même trompeuse. Elle trompe ceux qui croiraient que voir suffit à voir, c'est-à-dire qui oublieraient tout ce qui porte la vision, bras, jambes et vie réglée, besoins satisfaits, travaux accomplis, ce qui ne va pas sans un monde d'hommes ou une paix d'amitié autour des choses. La paix des choses nous restitue celle que nous faisons en nous. Il y a plus de fraternité qu'on croit dans l'ermite. Peut-être sauve-t-il dans sa solitude cette paix humaine du monde, idée d'une juste société, où nul ne se sert des autres. Mais la réelle société est fille du besoin. Je quitte cette redoutable apparence, non surmontée. L'apparence en effet nous mène par les yeux et par les pensées, mais nous la gouvernons à notre tour par des mains aveugles et des actions obstinées.

4. L'image.

Jamais Alain ne fut si peu compris que par cette théorie des images, qui est au centre de la théorie des passions. C'est qu'il substitue à l'imagination des images une vue d'entendement selon laquelle la représentation est un effet de l'action, non qu'elle résulte des hasards ou conditions de l'action, mais au contraire parce qu'elle en reflète l'ordre, le rythme, la règle ou le principe. Ce qui donne objet à la représentation c'est ce qui fournit une règle à l'action, et c'est en quoi la représentation tient au réel. Nous n'avons en effet d'autres moyens de nous assurer du réel qu'en y trouvant la matière de nos actes, ce qui suppose toujours quelque forme ainsi révélée, qui s'impose au mouvement et ainsi dégage quelque différence propre à cet objet. Spinoza dit de cette façon que nous sommes d'autant plus aptes à penser de différentes façons que notre corps est apte à se mouvoir de diverses manières. C'est dire que la couleur de l'eau ou de la terre n'ont de nature que pour celui qui se porte sur la terre ferme, et s'arrête au rivage, mais mieux encore pour celui qui peut faire aller une barque sur la surface inconnue soustraite à la barque, et mieux encore celui qui entre dans l'onde et s'y porte par son propre mouvement. Si l'on cherche alors une image de la terre ou de l'eau, on saura assez que cette image n'est jamais visuelle, ou tactile, acoustique ou olfactive. L'image est nature ou n'est rien. Mais c'est une nature reflétée dans l'action. Le mot de Lagneau, si souvent cité par Alain, doit donc prendre tout son sens, l'esprit rêvait, le monde était son rêve ; car cela signifie proprement que le rêve n'a d'autre être que le monde. La voix de la pythie renaît de l'écho des cavernes. La lune déplace avec la marée la houle des songes, comme elle attire le cri des chiens. Un jeune coq y réveille à minuit son poulailler. Voilà bien nos rêves nocturnes. Ce sont des actions commencées et sans suite. La rêverie est une improvisation continue de projets sans progrès d'exécution. Ce qui à l'inverse peint l'improvisation, et l'inconstance d'entreprise, comme une rêverie inguérissable, laquelle ne cesse en effet d'habiter les ruines du jour. Avec le rêve naît la fureur d'avoir raison. Et la raison est sans doute un prétexte à ne

rien faire. Je veux dire que la pensée trouve dans la délibération un moyen de se soustraire à la discipline propre à l'action. Alain prend donc l'imagination par où l'on gouverne ses rêves, et non par où on les redouble. Il en va de même de toutes les extravagances qui suivent de l'humeur, des surprises, rencontres, créations. C'est dire que l'imagination est ennemie, notre principale ennemie. Elle nous perd si l'on s'y fie. Qui la croit, se croit et s'infatue ; il perd tout pouvoir sur l'impression qui le flatte. L'imagination par flatterie met donc toute pensée en danger. Et cependant cette ennemie n'est rien. Elle n'est que le sillage de la barque sur la mer, l'image de l'homme en son miroir, l'ombre du piquet sur le sol. L'imagination ne traduit que le rapport sensible d'un homme aux objets qui l'entourent. Elle rabâche et ressasse, car elle n'est capable que d'habitudes et d'accidents, les mêmes gestes à propos des mêmes choses ; les surprises renouvelant la peur, l'étonnement, la colère ; les cycles de besoin ramenant la faim, la fatigue, le sommeil, le désir. Chose remarquable, l'imagination abandonnée à elle-même est ce qui use l'action et dissout la représentation, faute d'objet c'est-à-dire d'attention suivie. La richesse apparente de son incessant recommencement est une misère cachée et impuissance à achever l'ébauche ou faire passer au monde par travail une perpétuelle inquiétude et une agitation vide. Il me semble qu'on peut ainsi prendre l'imagination à contre-courant des brillantes espérances qu'elle produit, et de cette avantageuse opinion qu'elle prétend donner et donne effectivement d'elle-même. Et cela prépare à comprendre pourquoi ce n'est pas l'imagination qui accomplit l'imaginaire, en continuant à nommer imagination, le prétendu pouvoir de rêver en démiurge, et bâtir des visions. Alain a traité de l'imagination en partant des Beaux Arts qui ne sont pas des créations de l'imagination mais au contraire des freins qu'on lui met. L'art ne naît pas de l'improvisation, mais de l'exécution qui achève et pousse l'achèvement ; non de l'abandon mais de la résistance. Cela devrait guérir l'artiste d'attendre d'être bien disposé pour se mettre au travail. Et c'est en effet le dessein délibéré de cet ouvrage, et ce pour quoi il s'adresse aux artistes et non aux philosophes. Le souci de connaître n'est jamais, chez Alain, séparé d'un pouvoir rendu par ce savoir et des conséquences qui en suivent dans l'immédiate conduite de la vie. C'est parce qu'il est artiste qu'Alain y résiste, parce qu'il croirait trop, et croit effectivement, à son imagination, qu'il refuse d'y croire. Cela se traduit plus exactement par une reconquête du rêve. Prendre empire sur les objets de notre croyance, pouvoir changer indirectement nos représentations cela importe plus que le scepticisme toujours marqué de désaveu et d'impuissance. Avouer l'imagination c'est au contraire savoir que l'on ne manquera pas de croire dès que l'imagination nous surprendra ; rêves non contestés comme rêves, mais repris par le dessous puisqu'ils sont composés de mouvements, et qu'on peut changer ses mouvements. Dès qu'on ne prétend plus exercer un empire direct sur ses pensées, on est en voie de réconcilier l'orgueilleux souverain et son peuple tumultueux. Les pensées sont toujours des émanations, et c'est bien ce qui nous trompe sur le pouvoir de penser dont nous voudrions faire un pouvoir de produire des pensées, c'est-à-dire des images diversement analysées et réfléchies. On parlera mieux si l'on tient que la pensée suit et suivra toujours le geste, en quoi elle est imagination et sentiment. Et qu'on ne pourra se fier au sentiment que dans le temps où l'on règlera la suite de ses pensées par des actions volontaires. Ce n'est donc pas rien que l'art, puisqu'il est action.

5. L'idée.

C'est par quelque achèvement dans l'idée que l'on devient philosophe. Ainsi Platon, quoiqu'il n'enseigne rien, reste le maître. Quand il n'aurait, comme veut Aristote, fait que changer le nom de nombre en idée, il aurait arraché l'idée à son objet, ce qui est l'idée même d'idée, telle qu'on la retrouvera dans la *Dialectique* de Kant, en des pages connues des escaladeurs de philosophie. Qu'enferme l'idée, elle-même rapportée à sa propre idée, jeu qui n'en finit pas ? Elle enferme

l'indépendance de l'esprit par rapport à ses objets, à ses moyens, aux manières dont il s'applique à ses objets ou emploie ses moyens. En ce sens l'idée souveraine est l'idée de liberté, comme Kant le laisse entendre, le seul absolu, toujours sans objet. Dès que la notion d'idée se dégage, un soleil se lève - car la comparaison n'est pas vaine - et il éclaire le monde philosophique, qui est le monde rapporté à ses principes. Ainsi voit-on s'ordonner les philosophies qui cherchent à faire entrer l'existence dans l'idée, ou l'idée dans l'existence, ce qui se rejoint. Et celles qui poursuivront indéfiniment la distinction des idées et des choses - et celle même de la pensée à l'existence. Alain fut inlassable en ce travail, mais on ne le comprendra guère tant que l'on fera de l'idée une réalité d'un autre ordre. C'est-à-dire que l'on ne sera pas du tout idéaliste au sens où Alain prend l'idée comme irréductible tant que l'on feindra une autre existence que matérielle. On nommerait théologique toute réflexion qui veut achever la discussion sur les principes par quelque preuve suprême, de fait ou de raison, comme si penser et vivre, et faire son salut ou son propre bonheur, dépendait d'une idée ou d'un parti. Toutes les philosophies dogmatiques installent ainsi une vérité de fait à l'origine de leur développement, et la rendent exclusive. Comme on ne saurait fournir d'objet lorsqu'il s'agit des principes, il est clair qu'une semblable ambition ne peut qu'opposer les doctrines rivales et livrer à des discussions qui ne sauraient avoir de fin. C'est bien la stérilité de telles disputes qui détourne bientôt l'esprit adulte d'être métaphysicien et de philosopher. Car il faut répéter qu'on ne peut philosopher sans métaphysique, c'est-à-dire sans porter toute question hors du domaine des contrôles et vérifications propres à la science. Mais cette réflexion veut quelque préparation. Nommant donc idée, non la pensée sans objet, mais celle à quoi ne suffira aucun objet, ou si l'on veut la pensée réglant ses objets et se rapportant non à ses applications mais au pouvoir dont elle s'invente, on sera détourné de chercher la vérité de l'idée dans la réalité de ses objets. Bien au contraire les principes cessant d'être fins par eux-mêmes apparaîtront dans l'usage même qu'on en fera. La fin n'est pas dans le discours. Alain a souvent répété qu'il prenait les idées comme des instruments, que l'on ne demande pas si un instrument est vrai ou faux, mais que l'on s'en sert, et ainsi qu'il est vain de croire qu'il y a des idées vraies et d'autres fausses. Toute idée est bonne à celui qui la forme. C'est de cette manière qu'il prend tout philosophe, cherchant à développer, et non point à examiner si ce qu'il dit est bien ce que l'auteur a voulu dire. Un traité de l'interprétation devrait servir de guide à la lecture que fit Alain de toute la philosophie. Il prit cette littérature comme le lieu privilégié des pensées ; ce qui le détourna à jamais de faire des objections, ou d'opposer la vérité à la vérité. Que la pensée soit contradictoire, cela ne crée chez Alain aucune tension, aucun accouplement. On peut accoupler les contraires, si l'on veut, cela fait en effet un ordre, propice à la recherche, mais sans privilège. Une méthode n'est jamais que l'idée sous laquelle on va à d'autres idées. Et le propre d'une méthode est de rester ce qu'elle est sans faire doctrine. Ce trait de prudence est l'un de ceux qu'Alain admire en Descartes, et qui lui rend ce penseur inégalable parmi les esprits souverains. Ainsi l'idée dialectique des contraires posés, opposés, dépassés tout en étant conservés, est un fort bon instrument, pour obtenir des séries là où la multiplication des idées risque de créer un inextricable entrelacement. L'art dialectique est un art de fileuse qui dévide le fuseau, c'est par métaphore celui de la Parque. Cette rhétorique s'ébranle par poésie. Il n'est pas facile de retenir ce mouvement par quoi l'idée tombe à la nature, et s'élève de la nature à l'image, car l'instrument ici n'est que la règle de tout instrument, on ne le tient jamais, pas plus qu'on ne peut tenir ce parfait geste du bras qui atteint toujours la cible. Un instrument est inerte lorsqu'on le pose. De même l'idée durcit mais n'est plus une idée. Ainsi lorsqu'on parle du "cogito", ce n'est plus une idée. L'idée descend là à quelque réalité qu'on poursuit dans l'opinion, et qu'on expurgera seulement par une suffisante critique de l'image. C'est alors qu'il faut se souvenir de la probité du matérialisme qui, en toutes ces questions où la psychologie concurrence la morale, est un refus de facilité. L'instrument inerte n'est plus un instrument, comme la règle sans l'action n'est plus. Ainsi l'activité refait l'outil, le réinvente ; il en est de même de toute pensée. Mais quel est le souvenir qui réside dans l'outil ? C'est bien un geste qui y demeure, geste poli, usé lui-même par l'érosion de toutes les différences individuelles, car sur le

manche de l'outil se crée une généralité vraie, comme sur les marches de l'escalier, ou le creux du sentier. Ainsi se crée une hauteur de roue, de marche, une longueur de manche, une proportion enfin sur quoi l'on finit par se régler soi-même, comme on s'assurerait par une humanité moyenne². Mais ce travail qui se fait sans pensée n'est pas tout. Car l'outil veut attention. On consulte l'outil pour chercher le meilleur geste, le plus économe et le plus efficace, le plus durable, un geste propre à l'homme est la propriété de l'outil. Cette propriété règle aussi le droit d'en user³. On ne donne pas la faux à qui ne sait en user. Cette manière artisanale de former ses pensées fait d'Alain un penseur en marge de l'industrie, et qui dans l'industrie attend de voir où se fera le passage des hommes. La science abstraite ne viendra pas à bout de l'usage ; et c'est bien en quoi la science ne trouve jamais à achever les pensées. Elle rendrait plutôt toute pratique inhumaine, mais l'homme ne résiste pas moins que les nombres. C'est là qu'Alain rencontra Marx et le salua, traitant ici comme ailleurs d'égal à égal, sans être intimidé par la foule des disciples. On voit donc maintenant en quel sens on peut dire que l'idée est modèle, ou règle de penser, règle par quoi la pensée s'arrache à ses déterminations empiriques, et apprend à se déterminer selon son ordre propre, c'est-à-dire l'ordre qu'elle fait. Et cela nous ramène à l'idée de liberté, gardienne de l'ordre des choses.

6. La Méthode.

Toute méthode se ramène à un exact gouvernement des pensées ou des actions. Ainsi la méthode va exactement contre cette première improvisation d'idées, richesse immédiate mais promptement dissipée. Toute spontanéité est anarchique, ce qui fait que le naturel le mieux doué s'il reste sans culture n'est que capricieux. La méthode est une pure production du commandement. Elle impose l'ordre par une simplification hardie et contraire à la vie. Elle exclut le tâtonnement, et combat l'instinct ou la divination. Selon la marche méthodique, c'est l'idée qui règle le développement, celui de la recherche, ou celui de l'exposition. Il faut donc refuser les rencontres, mépriser les trouvailles ou bonnes fortunes, et ces réussites du hasard, dont on se contente volontiers. C'est dire que le succès immédiat ne compte pas. Ce qui compte c'est l'identité de l'idée maintenue à travers les différences. Cette marche droite, si lente soit-elle, finit par prendre de l'avance sur tous les chemins. En ce sens la méthode diffère tout succès, et se ramène à une préparation prolongée et toute théorique. Par exemple conduire à bout l'idée matérialiste, et maintenir contre le témoignage du sentiment l'universelle détermination par l'état physiologique et les divers mouvements qui intéressent l'organisme social plus complexe que le seul être biologique. Cette fidélité à l'idée contre les faits est la même que celle qui attache une ferme volonté à ses décisions, quand même elle n'y trouverait point le profit qu'elle en attend. C'est pourquoi toute méthode, y compris la méthode expérimentale, s'élève contre les preuves de l'expérience, et les témoignages du sentiment. On y trouve l'idéalisme pratique qui me semble être celui d'Alain, penseur méthodique quoique cette méthode ne se fonde dans aucune doctrine. Cette indifférence au succès immédiat n'est qu'indifférence à l'opinion, et, au vrai, souci d'un pouvoir réel, qui ne place pas le savoir dans l'objet mais dans celui qui fait, et refait ce savoir. On conclura donc que celui qui pense sans méthode ignorera toujours ce que c'est qu'une idée, et pourra douter à bas compte de ce qu'il voit, de ce qu'il pense ou croit, et même de ce qu'il fait. Son regard est dehors. L'avertissement de Marc-Aurèle, cité par Alain, est énergique : "Regarde dedans !"

² On voit ainsi comment Alain cherchera l'idée dans le bon usage, et comme produite par cet usage. De même dirait-on que l'usage a fait l'outil. Le pragmatisme s'annonce, il en sera question plus tard.

³ Ainsi dénonce-t-on justement que la propriété de l'outil puisse être acquise à celui qui ne sait d'aucune façon s'en servir (et j'entends par propriété, celle même de ce que produit l'outil, c'est-à-dire celle du geste passé dans la matière).

et là est bien le secret de ce mépris d'opinion remarquable dans tout le stoïcisme. Opinion de soi n'est pas différente d'opinion d'autrui, car l'opinion est par essence la pensée extérieure, mue par des causes extérieures, déterminée par un modèle extérieur, voix d'emprunt, style d'emprunt, pensée empruntée. Le mouvement caché de la méthode serait donc un resserrement à soi, et pour mieux dire à tout ce sur quoi notre propre mouvement suffit, empire intègre : vouloir et pouvoir n'y sont qu'un comme savoir et faire. La vie fait un halo autour de ce mince noyau. Et tout le travail est donc d'étendre cet empire exigü : exigü ne dit pas faible, car tout restreint qu'en soit le territoire cet empire est absolu ou n'est pas du tout. Ainsi peut-on être déplacé de soi, mais non pas nié en soi-même. Ne pas se laisser déplacer est l'affaire de la méthode. Mais on verrait se renouveler l'abstraite apparition du libre arbitre et de la nature ou nécessité des choses, si l'on prenait la méthode hors de la pratique. Nous ne conduisons que ce que nous faisons, en sorte que nous ne pouvons penser et vouloir que ce que nous faisons. Cela condamne par avance tous les essais du vouloir séparé et de la pensée abstraite pour passer à l'existence. On ne passe pas à l'existence, on y est. Et quand on n'y est plus, on n'y passe plus. Ainsi voit-on Alain, le même lecteur de Descartes, modèle qu'il convient de craindre si l'on ne veut point être tiré de là, le même donc qui joint la méthode au pur exercice de liberté, s'installer dans l'expérience, et s'élever des métiers dès qu'il faut former quelque idée. Il n'y a pas d'action pure, sinon par réflexion ; mais l'action réelle devance toujours l'idée conçue, proposant une première et naturelle organisation, apte à s'imiter elle-même, à s'employer, à s'étendre, à se compliquer et réfléchir, car un geste toujours simple sous-tend la plus complexe activité. En bref Alain spectateur discerne partout la méthode à l'œuvre bien qu'elle n'ait pas l'idée d'elle-même. Ainsi la dactylo ne songe pas qu'elle apprend à se gouverner elle-même, en ses doigts, et sur un bref espace de clavier. Bien faire rassure c'est-à-dire apaise les muscles, les fait jouer sans contracture, en sorte que l'attention s'étend librement, retenue par rien. L'obstacle se trouve ainsi absorbé par un régime d'activité heureuse, qui trouve en lui à se confirmer. La peur est par là même chassée. Car on ne dira jamais assez de la peur qu'elle n'est que tremblement, ou déséquilibre musculaire. La méthode donc rend infaillible par les limites mêmes qu'elle apporte à l'activité. Le refus de digression, en ôtant le pouvoir prophétique toujours trop apprécié, quoiqu'il soit creux comme l'autre, nous ôte aussi la tentation de déraisonner. Ici se retrouve cette vue d'Alain sur l'imagination, vide essentiel mais à quoi chacun se précipite. Les suicides sont tous d'imagination ; et l'imagination y montre les limites de sa puissance. Sur l'exemple proposé, on voit que la méthode n'est pas étrangère aux recettes diverses que l'on trouve au seuil de toute pratique. La recette est toujours une règle, qui fixe le geste et la suite des gestes, elle crée ainsi une mémoire qui rend possible la perception progressive de l'action forte. Cette représentation théorique est comme une perception virtuelle ou idéale qu'on ne réalise jamais, mais qui nous assure de ce que nous faisons, la trajectoire demeurant arrêtée ou fixe à travers les déplacements de l'action. La méthode est donc bien idée, posant la fin, fixant d'avance l'unité, mais c'est l'idée renaissant de l'action qu'elle dirige. La théorie n'entre pas autrement dans la pratique. Mais elle y entre généralement d'après le besoin et la nécessité ; ce qui ne lui permet plus de se comprendre. Et le petit progrès humain de savoir faire ce qu'on fait et d'être maître sort rarement du métier. C'est ce qui fait que selon sa maîtrise, la figure d'un homme ressemble enfin à son métier. Il appartient donc à la philosophie de porter à la conscience l'émancipation que toute action réglée commence. C'est en quoi elle s'applique à une représentation de l'homme - et en vérité à une reconnaissance de l'humain. Il ne s'agit point d'attendre d'une représentation un changement dans le monde, ou de vouloir tirer pouvoir de la seule réflexion. Mais ce n'est pas peu que de se soustraire à tout ce qui rive l'esprit à un mauvais geste, et de guérir le fanatisme du maladroit penseur. Il suffit d'un seul acte de souveraineté vraie pour renverser le despote des empires imaginaires.

7. Du naturel.

Il n'est guère d'auteur plus naturel qu'Alain, qui a retrouvé quelque secret propre à Montaigne de suivre son humeur sans rompre ses idées. Le philosophe se sent mieux à cette composition en fuseau qui part de l'idée et y retourne, la perdant et la retrouvant dans les faits. Par tel style un homme sauve à tout moment l'humeur par le jugement, tire raison du sentiment, et annonce quelque conciliation telle que le discours semble suivre une attention muette, et s'accorder à soi selon l'apaisement des passions. Est-ce métier de philosophe que de faire rentrer dans l'étroite place du discours tout ce qui livre combat sans mot et va à ses fins sans égard à ce qui se rencontre mais selon sa force. J'en prends l'exemple des passions que *Mars ou la guerre jugée* dut apaiser. Ce livre est une âpre lecture qui fit reculer plus d'un lecteur des *Propos*. Or par un effet étrange cette âpreté se connaît en des chapitres qui refusent l'éloquence, et sont destinés à expliquer, non justifier la guerre, mais comprendre les hommes pris en ces rouages montés par eux-mêmes. Ici se trouve la leçon d'entendement. Le savoir doit nous rendre cette conscience des suites imprévisibles et des causes effacées ou inaperçues. *Mars* est écrit pour que l'on sache d'où naît et comment se refait la guerre, comment elle habite les sociétés pacifiques et civilisées, en sorte que l'excès sanglant, et le massacre sont crises de ce mal latent. "Le mal c'est l'égoïsme", disait Lagneau, mais Alain ne va pas par là. L'égoïsme, chose naturelle, peut aussi s'atteler. Alain est spinoziste au sens où jamais il n'invoquera la faiblesse, l'absence, le manque, la privation comme cause de quoi que ce soit. Et c'est l'unique raison qui l'éloigne et l'oppose à la doctrine de l'inconscient. La vie ne peut se donner comme malade. Mais cela sera repris plus tard. S'il y a guerre c'est par d'autres causes que lâcheté, intérêt, égoïsme, peur. Alain cite le mot de Vauvenargues : "le vice foment la guerre, la vertu combat". Il le cite, non comme propre à soutenir une thèse, ce n'est pas sa manière, mais comme l'exergue au spectacle qu'il a eu de la guerre. Alain soldat entre dans ce monde où il ne reste plus à un homme d'autre secours que soi, "abandonné de Dieu et des hommes". Il faut donc une bonne fois renvoyer les faibles pensées qui trouvent à moraliser. Lorsqu'Alain écrit *Mars*, c'est pour répondre à cette question : comment la guerre est-elle possible entre nations civilisées ? Comment peut-on vouloir ce qu'il est impossible de penser ? D'autant que la guerre n'est pas un pur état de violence, mais plutôt un ordre social très caractérisé, et qui donne au commandement un pouvoir absolu. Dans la guerre, le chef retrouve l'antique droit de vie et de mort ; et cela, par une nécessité qui semble venir des choses, de faits, de la situation. L'urgence même des actions dissimule le caprice. L'indignation d'Alain vibre encore, mais elle n'ôte pas le pouvoir de voir ; et cela même est l'effort de *Mars*. Quand on dirait qu'un livre n'empêchera pas la guerre, on n'apprendra rien à son auteur, et on montrera qu'on attend d'un livre ce qu'il n'a pas à fournir. Ce n'est pas un livre qui arrêtera la guerre, pas plus que n'importe quelle idée, mais sans doute est-ce par un livre qu'on représentera la guerre, à quoi Homère a servi aussi. Car la guerre étend la confusion, renouvelle des illusions, flatte toute ambition, mystifie la justice par l'ivresse de la victoire, et cela doit être combattu sans arme mais par le témoignage d'un homme qui résiste à cette contagion d'ivresse. Tout serait bientôt dit, si nos erreurs étaient logiques, mais elles sont terribles. Il est vrai que le jugement renaît du spectacle, par un jugement dans le spectacle et qui s'ignore. Chaque fois que la lune paraît à l'horizon, les hommes y sont pris et la disent plus grosse, s'étonnant de cet accroissement de grandeur et en cherchant déjà les causes. Ainsi s'étonne-t-on de voir l'homme méchant et cherche-t-on les causes. Tout cela entretient l'erreur c'est-à-dire l'impuissance, dont on aura bientôt fait le lot de la simple raison. On retrouvera partout ce rappel de la tentation créée par l'imaginaire, ou plutôt de l'illusion dont on fait tentation, néant de force et de vie croissante, mais accident et dérèglement. Donc ce serait assez qu'un témoin réel surmonte pour soi-même l'illusion de la guerre, et au-dedans de l'erreur démonte et remonte l'ordre réel des causes. Cela déchire une certaine représentation ou épopée du courage, par quoi les survivants se consolent des morts, et ensevelissent les fantômes, âmes

errantes et obsédantes qui toutes répéteraient : "pourquoi m'avez-vous tué ?" Il faut résister à l'honneur vrai, religion de César, si l'on veut traduire les causes, c'est-à-dire expliquer comment des hommes peuvent être conduits à la mort. Ce travail de réflexion intéresse une expérience, non une idée, expérience constamment interrogée ; il développe une perception., non un principe, perception et souvenir, analysée et critiquée. Bref le philosophe en Alain soutient le droit de juger : *Mars ou la guerre jugée*. Et c'est à juger que convie toute l'œuvre d'Alain. Il me semble que cet exemple peut faire comprendre en quoi l'œuvre d'Alain est naturelle, et que la réflexion du philosophe communique avec les passions d'un homme qui ne cherche pas à occuper d'autre place que celle où on l'a mis. En astronomie aussi Alain se moque du point de vue solaire, ou point de vue d'État-Major, stendhalien en cela. La guerre vue du combattant est vue par celui qui la fait, et c'est ce qui soustrait aux idées toutes faites par quoi une société se rassure et se célèbre elle-même en ses communiqués quotidiens. Tout homme est général dès qu'il regarde faire et peut commander sans avoir à s'obéir. Ajoutons maintenant qu'en ce travail pour sauver le jugement ordinaire, Alain redresse l'humeur et la guérit de cette extravagance qui rend tout délire prophétique et cela revient à nous rassurer dans notre propre nature sensible, et nous rendre dignes de nous fier à nous-mêmes. Deux idées s'annoncent. On prévoit pourquoi la vérité trouve son achèvement contemplatif (et comme son humanité) dans la beauté, c'est-à-dire son pouvoir de se communiquer immédiatement et sans contagion, et de redresser le sentiment selon son objet. On apercevra enfin que la philosophie entre dans l'art de la prose, c'est-à-dire une résistance apportée à l'entraînement des pensées selon la perception exacte de leur objet. Et peut-être se distingue-t-elle de la science par un refus d'établir le savoir dans la démonstration de le soustraire au jugement naturel.

8. Réflexion.

Il n'est pas rare que l'on confonde la réflexion avec le raisonnement, et cela conduit à gouverner la philosophie par la logique, comme d'autres régissent la littérature au nom de la grammaire. La réflexion consiste dans le retour de la conscience sur elle-même, lorsque, ne se laissant pas absorber par ses objets, elle tourne son attention sur la manière dont elle les pense. La réflexion circule partout, puisqu'il est ordinaire de revenir sur ce que l'on a vu, ou fait, ou dit, soit pour mieux s'en convaincre, soit pour se rendre les circonstances d'un événement dont on fut témoin, ou les conditions d'une action que l'on a faite, soit pour contrôler quelque affirmation que l'on a hasardée. En cela on remarque qu'il n'y a pas de réflexion sans objet, mais aussi que la réflexion ne l'atteint qu'à travers le contrôle, l'examen ou la critique de la pensée immédiate. Le retour sur soi intéresse donc principalement la certitude qui nous attache à toute activité spontanée. Et l'on peut dire que la croyance ou certitude est l'objet propre à la réflexion. On ne réfléchit pas pour augmenter son savoir réel, mais pour l'ordonner. En cela la réflexion mathématique nous trompe toujours lorsqu'elle semble faire naître de la pure réflexion un progrès apparent ; et elle nous trompe en ceci qu'elle se donne comme savoir réel, alors qu'elle demeure savoir virtuel, exerce formel bientôt prisonnier de sa propre logique. Ce sens de la réflexion en fait la méthode privilégiée de la philosophie, en même temps que la philosophie vient reconnaître qu'elle n'est autre qu'une critique de la croyance, examen de tout ce qui se présente chargé déjà de l'adhésion des hommes. En cela la philosophie n'augmente donc pas le savoir, elle l'ordonne ; et l'on peut dire qu'elle l'accomplit dans celui qui le forme. Voilà en quoi Alain me semble se présenter fidèle à son maître Lagneau. Il tient de cette classe du lycée Michelet ce que c'est que philosopher. Et le portrait de Lagneau dans les *Souvenirs* qui le concernent donne la puissance du modèle communiqué. On dira bien qu'il y reste quelque idée du clerc laïque et juge soustrait à la vie. A quelle vie ? Je ne veux point renouveler cette querelle de Calliclès à Socrate. Toujours est-il

qu'Alain éprouve devant Lagneau, dont l'unique souci est de savoir ce que c'est que voir, la puissance même de la pensée. C'est là qu'il se connaît philosophe, c'est-à-dire sûr qu'aucune certitude ne le dispensera plus de réfléchir. Quelque avance que prenne l'action, et le serment téméraire, il faudra que la pensée suive. Car il n'est pas vrai que l'on puisse vouloir se cacher à soi-même ; et qui refuse de savoir ce qu'il croit, devra bientôt renoncer à vouloir. Si la réflexion n'est qu'une reprise de nos propres moyens de penser, elle n'est pas étrangère à la méthode. Il est aisé de voir comme Alain refuse de diviser le pouvoir de penser, et d'admettre d'autre sujet de pensée que l'homme tel qu'il renâtra partout fils de soi. On ne parlera donc pas de réflexion philosophique ; car elle n'est que la réflexion soutenue au-delà du simple règlement de nos comptes personnels. Elle est la réflexion, en tant qu'elle intéresse tous les hommes. Mais laissons ces définitions. Sachant ce que vise la réflexion, à savoir l'essentielle certitude (à quoi Kant assigne ces noms de liberté, âme et Dieu, et qui consiste dans la forme que prendra l'affirmation de la vie), il faut éclairer le progrès de la réflexion, c'est-à-dire comment elle s'exerce, et ce qu'on peut en attendre. Et c'est ici qu'il n'est pas toujours aisé de démêler le jugement de l'idée à l'intérieur de laquelle il s'impose, la conscience des formes en lesquelles elle se constitue, la réflexion enfin du principe qu'elle semble toujours révéler comme son propre présupposé. En d'autres termes c'est ici que la réflexion risque de redevenir raisonneuse. En matière de certitude, l'examen est toujours de valeur. Or il me semble qu'Alain retourne toute question. Sa réflexion consiste toujours à développer la nature des choses, ou à faire être la représentation comme vraie. Par exemple si l'on suit l'analyse morale de Kant, la liaison de la liberté au devoir est âpre ; mais quoi, il ne s'agit pas de savoir si cela plaît, ni de chercher quels arguments peuvent l'opposer aux objections. Il s'agit de lancer cette idée dans l'existence, et s'instruire de tout ce qu'elle éclaire. Voilà ce qu'Alain nomme penser. Mais dira-t-on, cela n'est qu'une supposition. Sans doute. La pensée quoi qu'on pense devra toujours se supposer elle-même. C'est ce qu'enferme toute théorie des idées, de Platon à Hegel, et c'est ce qui explique le lieu des méditations de Descartes. Toute pensée suppose ce qu'elle va développer. En cela il lui suffit d'être conséquente, mais on voit aussi que cette pure ordonnance logique qui couvre pourtant tout le champ du discours est toujours vide. C'est que l'ordre des idées n'est par soi ni vrai, ni faux ; il n'est rien en soi, car l'ordre en soi n'est rien, comme Kant a été peut-être seul à le dire aussi bien. Quand cela sera bien compris, on sera guéri de chercher à assurer la réflexion dans un ordre d'idées, doctrine ou système. Car on ne trouve en tout système rien de plus que ce qu'on y a mis. Le système doit être mis en œuvre ; il ne sera jamais que méthode. Il faudra revenir sur cette doctrine de l'idée instrument, qui n'est pas celle de la vérité utile, dont le pragmatisme a fait recette. Mais pour cela il faut dissiper une apparence : c'est celle que produit la rhétorique ou l'art des montreurs d'idées, à savoir : que selon l'idée qu'on en forme, l'objet vous paraîtra ainsi ou autrement, que tout système ou conception du monde dresse donc une apparence qui le confirme, qu'au reste cette puissance de l'idée sur l'apparence manifeste ainsi sa faiblesse essentielle qui est de n'être que soumission dans l'apparence à d'autres causes qui expliquent le changement des choses et celui des idées. Spinoza a dit plus puissamment que les hommes ne se seraient jamais guéris de disputes et d'erreurs s'ils n'avaient rencontré la très précieuse géométrie qui leur offrit un objet insensible, et les détourna de penser selon ce qu'ils espéraient ou craignaient pour s'attacher à ce qui était et pour méditer les communes définitions. C'était renvoyer l'apparence à ces divers mouvements par quoi nous accueillons et rejetons les choses. C'était aussi dire que jamais l'idée n'apparaîtrait mais le monde. Cette difficulté veut être étudiée pour elle-même et c'est ce que nous ferons maintenant. Mais concluons ce chapitre en rappelant cet avis d'Alain : il ne suffit pas de former une idée, il faut les avoir toutes.